



NOTRE BESOIN DE CONSOLATION

MISE EN SCÈNE JULIE BÉRÈS

THÉÂTRE / FRANCE

MAR 4 + JEU 5 + VEN 6 20H30

MAI 2011

Contacts Relations avec le Public

melanie.baure@le-maillon.com / 03 88 27 61 85

irene.cogny@le-maillon.com / 03 88 27 61 80

NOTRE BESOIN DE CONSOLATION **DISTRIBUTION**

Avec

Avec Virginie Frémaux
Eric Laguigné
Mike Hayford
Agnès Joessel

Mise en scène Julie Bérès

Scénario, dramaturgie Julie Bérès, Elsa Dourdet, David Wahl et Nicolas Richard

Création sonore David Ségalen

Création lumières Hugo Oudin

Création vidéo Christian Archambeau

Scénographie Mathias Baudry

Plasticienne Juliette Barbier

Costumes Aurore Thibout

Perruques Nathalie Régior

Chorégraphie Lucas Manganelli

Direction technique Nicolas Minssen

Production déléguée

L'Espace des Arts, Scène Nationale de Chalon-sur-Saône

Coproduction

Compagnie Les Cambrioleurs

Le Quartz, Scène nationale de Brest

Le Maillon, Théâtre de Strasbourg, Scène Européenne

La Brèche, Centre des Arts du Cirque de Cherbourg-Octeville

Théâtre de L'Onde, Espace Culturel de Vélizy-Villacoublay

L'Hexagone Scène Nationale de Meylan

Théâtre Romain Rolland de Villejuif

Avec le soutien

Granit, Scène nationale de Belfort

L'EPPGHV, Parc de la Villette

Avec l'aide à la création du Conseil Général du Finistère

Avec l'aide à la production et à la diffusion du fonds (logo SACD) Théâtre

Les Cambrioleurs est une compagnie conventionnée par **le Ministère de la Culture et de la Communication / DRAC Bretagne**, soutenue pour ses projets par le **Conseil Général du Finistère et la Région Bretagne**. Julie Bérès est artiste associée au **Quartz, Scène nationale de Brest**.

www.lescambrioleurs.fr

NOTRE BESOIN DE CONSOLATION

NOTE D'INTENTION

Qu'y a-t-il post-mortem ?

La question semble vieille comme le monde. Les croyances y ont répondu comme elles le pouvaient : réincarnations successives, paradis pour les uns, enfer pour les autres.

Sur un marché encore balbutiant mais dont les débouchés semblent aussi exponentiels que l'angoisse de la mort, les sociétés post-industrielles commencent à offrir de nouvelles réponses. Parfois réfrigérantes, comme la cryogénéisation, cette technique développée aux États-Unis, qui consiste à congeler les corps peu après la mort, dans l'espoir que ceux-ci puissent un jour être réanimés. Pourquoi pas ?

Partant d'une recherche sur les enjeux contemporains de la bioéthique ; il s'agit pour nous de questionner le paysage d'une « humanité mutante », telle que la science commence à en dessiner les contours. Les manipulations génétiques, le clonage, la fécondation in-vitro, sont d'ores et déjà à portée de main pour promettre une reproduction contrôlée, calibrée sur mesure ; tandis que des recherches déjà fort avancées sur le vieillissement des cellules et la façon d'en stopper le mécanisme laissent entrevoir l'horizon d'une humanité immortelle !

Mais que serait la vie sans l'horizon de la mort ? La jeunesse est-elle le point de perfection humaine, et aime-t-on seulement ce qui est « parfait » ? L'homme dégagé de toute contrainte serait-il le stade final de l'intelligence humaine ? Ces questions éminemment philosophiques sont traduites dans un « scénario » où des personnages seront susceptibles de les incarner jusqu'à

une certaine absurdité.

Ce sera l'occasion de questionner le corps comme réceptacle de notre époque. En quoi le corps «à la carte», que l'on peut améliorer, transformer, louer, acheter, fabriquer, porte en lui la réalité d'un temps marqué par l'obsession néo-libérale du « toujours-plus » ? Une existence dont le temps serait illimité, ou pré-destiné, aurait-elle encore un quelconque sens ?

C'est pourtant cet horizon que promet une société post-humaine, ou, comme on dit déjà, « trans-humaine ». La hantise de la mort, telle qu'elle s'exprime aujourd'hui, en rêves d'immortalité comme en addictions technologiques, ne reflète-t-elle pas une peur de la vie ?

Dans la veine de mes précédentes créations, je m'efforcerais de donner forme à un théâtre sensoriel, suggestif. Je tente de lier entre eux des éléments polysémiques, en effet je mets en jeu des sons, des images, des corps et des situations.

Il s'agit pour moi d'élaborer une composition dans laquelle l'imaginaire et les propositions des interprètes puissent entrer en interaction avec l'émotion qu'offrent la création sonore, les trouvailles scénographiques, les distorsions que permettent les projections de la vidéo et de la lumière. Nos coulisses et répétitions ressemblent à un vaste atelier. Pour nous, tout est « matériau », les objets, la lumière, l'image, les corps, les matières. Chaque élément est passé au tamis du sens. Comme des « indices », qui pointent en justesse et discrétion. Je crois profondément à l'expérimentation du plateau pour dégager une forme poétique et sensible.

Julie Bérés

NOTRE BESOIN DE CONSOLATION **À PROPOS DU SPECTACLE**

Un théâtre qui s'inspire du réel

Suite à un travail documentaire, nous avons collecté des informations historiques, juridiques, scientifiques ainsi que des faits divers et des témoignages. Ce que nous avons découvert nous a profondément surpris : ce qui n'était encore que fantasme hier peut se réaliser aujourd'hui, comme l'histoire, par exemple, d'une citoyenne américaine qui a peur de perdre sa chienne Mody, et la clone en cinq exemplaires. Ces matériaux documentaires nous ont décomplexés et nous ont inspiré des personnages que nous n'aurions pas osé dessiner.

À partir de ce glanage, nous avons écrit plusieurs histoires inspirées de ces faits réels. Certaines nous parlent de ce qui est déjà possible, et d'autres de ce qui ne l'est pas encore. Toutes témoignent d'un espoir en la science comme remède à une souffrance ; toutes racontent une contre-partie à offrir au progrès : toutes ces histoires nous parlent d'une humanité qui peu à peu transforme son corps en marchandise. Pour témoigner de l'ampleur de ce phénomène de société, dans notre « scénario », nous avons choisi d'entrecouper et d'entrecroiser des histoires autour de K, protagoniste emblématique de la pièce. K est un enfant né sous X qui ne peut connaître l'identité de son père, protégée par l'anonymat d'une banque de sperme. C'est cette difficulté d'exister sans connaître une partie de ses origines qui fonde sa recherche journalistique : il semble en effet que K mène une enquête qui interroge les possibilités nouvelles qu'offre la génétique. Son questionnement sur les avancées scientifiques et leurs dérives est le fil conducteur de notre spectacle.

Une réalité qui dépasse la fiction

K s'intéresse à des personnalités issues de l'actualité, telles que Linda Avay, fondatrice de l'entreprise américaine 23 & me, une société de décodage génétique, basée dans la Silicon Valley, Raymond Martinot, ancien chargé de cours à la Faculté de médecine

de Paris, un pionnier de la cryogénéisation ; Ole Schou, directeur de Cryos, la première banque de sperme au monde basée au Danemark ; Jaime Wallace, citoyenne américaine, qui milite pour l'autorisation du clonage reproductif ; le docteur Pathel, directrice d'une clinique indienne basée à Anan, spécialisée dans les mères porteuses. K convoque ces personnalités dans son espace mental. Il invente des situations et des dialogues, rencontre ceux qui deviennent ainsi ses « personnages » et les met en relation. Nous circulons, durant la pièce, entre des faits réels et les fantasmes qu'inspire cette réalité à K.

Jaime Wallace, Clonage et deuil

Nous sommes partis d'une interview parue en 2007 dans Le Monde. Jaime Wallace y explique, après le suicide de sa fille de 27 ans, Carrie, avoir « décidé de tout mettre en oeuvre pour la ressusciter » : « Plus précisément, j'espère faire naître un jour un enfant qui sera la réplique exacte de Carrie, son clone. Pour cela, j'ai demandé au médecin légiste de conserver les fragments de foie de ma fille prélevés lors de l'autopsie, dont on a extrait le noyau d'une cellule contenant son ADN ». À la lecture de cette interview, nous avons imaginé, avec un sculpteur plasticien, « cloner » sept fois en grandeur nature l'interprète circassienne qui « incarne » la figure de Carrie. Jaime Wallace a-t-elle le droit de vouloir cloner sa fille qui a choisi de se suicider ? Le clonage nous donne-t-il la possibilité de devenir propriétaire de l'apparence des autres ? Un corps et son visage suffisent-ils à remplacer une personne ? Le clonage rend-il le deuil plus supportable ?

Le Docteur Martinot, rêve de l'immortalité

Le docteur Raymond Martinot, médecin français pionnier de la cryogénéisation, a congelé sa femme après sa mort. Quelques années plus tard, à la demande de son père, le fils du docteur Martinot l'a à son tour « enterré » dans le congélateur, à côté de sa femme. Après plusieurs années de

NOTRE BESOIN DE CONSOLATION **À PROPOS DU SPECTACLE**

poursuites judiciaires concernant ce mode de sépulture, une panne d'électricité (endommageant les corps congelés) a mis fin au rêve du Docteur Martinot. Pour aborder cette histoire, nous avons pris comme canevas la transcription d'un entretien avec Raymond Martinot réalisé au milieu des années 80 par Miriam Stoppard ; diffusé à l'époque par la télévision anglaise dans le cadre d'une série d'émissions médicales appelée Where There's Life [Tant qu'il y a de la vie]. Le docteur Martinot y confie son rêve de voir un jour une humanité définitivement débarrassée de la mort...

Le Business de l'ADN

Un article du *Monde* publié en juin 2008 présente une société américaine, 23 & me, qui propose de décoder notre ADN pour 399 dollars. Plus d'une trentaine de maladies héréditaires peuvent ainsi être génétiquement dépistées. On peut également y lire ses prédispositions comportementales. Les services de cette société sont accessibles à tous, via internet. 23 & me est une société privée dont les ambitions et l'évolution sont en plein essor. Nous sommes partis d'une interview de Linda Avey, une des fondatrices de 23 & me, jeune femme décomplexée qui rêve des possibilités offertes par sa société au monde du travail : « On le sait, beaucoup d'entreprises recrutent avec des tests de Q.I.... Alors pourquoi cela ne se ferait-il pas avec la génétique ? » (...)

Comment en faire spectacle ?

Dans la lignée de mes précédentes mises en scène, j'imagine une sorte de fiction onirique dont la trame permettra d'évoquer, à la façon d'une ligne de tension souterraine, certaines des questions bioéthiques. Je m'efforce de donner forme à un théâtre sensoriel et suggestif. Il s'agit pour moi d'élaborer une composition où l'imaginaire des interprètes entre en interaction avec l'émotion qu'offrent la création sonore, les trouvailles scénographiques, les distorsions que permettent les projections de la vidéo et de la lumière.

Nos coulisses et répétitions ressemblent à un vaste atelier. Pour nous, tout est « maté-

riau », les objets, la lumière, l'image, les corps, les matières. Chaque élément est passée au tamis du sens. Comme des « indices », qui pointent en justesse et discrétion. Je crois profondément à l'expérimentation du plateau pour dégager une forme poétique et sensible.

Un théâtre suggestif

Nous voulons explorer les fantasmes qu'induit cette humanité rêvant de mutation. J'imagine une scène peuplée de corps stigmatisés soumis aux caprices d'individus transformés, améliorés. Un défilé de prothèses, des visages statufiés, des générations de vieillards à visages et corps juvéniles. Un monde d'enfants centenaires, où l'apparence ne permet pas de dissocier le père du fils, des femmes nonagénaires qui ressemblent à des poupées barbies... un monde de métamorphoses.

L'état des lieux des pratiques scientifiques, commerciales, culturelles liées à la bioéthique nous emmène vers un premier constat : tout semble lointain, irréel, démesuré. Comment lutter contre cette esthétique futuriste, froide, technologique ? Comment montrer cette valse vertigineuse du vivant et du mort ? Comment montrer du corps, du corps reproduit, du corps déchu, du corps parfait, efficace... en conservant une certaine poésie et un certain humour ?

Nous cherchons des matériaux proches de ce corps manipulé à loisir et à délire : des matériaux qui respirent, vibrent, s'étirent, se rident, se déchirent, s'« orifient », mentent et se reproduisent ; des lycras semblables à des peaux, des ouates nerveuses, des latex translucides, du film étirable si brillant qu'il semble mouillé, de la maïzena – pâte malléable et cartilagineuse. Nous interrogeons des objets, des surfaces, des matières qui racontent cette folie de transformation, de perfection et qui s'apparentent aussi à leur manière au corps du dedans ou du dehors : des éléments qui ont « qualité » de corps (corps prothèse, corps image, corps vêtement...). Dans ce « théâtre suggestif », nous accompagnons le spectateur dans une quasi-rêverie, sans trop en dire. Nous jouons des miroirs aux

NOTRE BESOIN DE CONSOLATION **À PROPOS DU SPECTACLE**

rayons X, des poupées qui poussent, d'un foie qui se caresse comme un enfant, d'une enfant démultipliée, d'une mère à vif comme écorchée, d'une amante congelée. Nous restons toutefois vigilants à ne pas créer un monde peuplé de chimères ou de créatures à la Jérôme Bosch...

L'usage de la vidéo, loin d'être « décoratif », participe pleinement à la dramaturgie sensible de cette pièce. Elle intervient pour « figurer » les métamorphoses des « personnages », leurs fantasmes et le « floutage » de leurs perceptions : projections d'yeux géants sur des ballons qui envahissent l'espace et observent, visage projeté qui s'évapore sur un écran de fumée, cœur projeté à la place d'un visage...

Nous tentons aussi de mettre le spectateur à l'expérience du trouble du vrai et du faux... Pour ce faire, nous flirtons avec la limite précaire qui existe entre les deux. Du vrai qui ne s'assume pas comme tel et du faux plutôt trompeur, du vrai qui dissimule sa vie, du vrai qui se maquille... des grappes de seins et des membres en cire par exemple, ou des organes gelés dans de la glace... Et un sculpteur nous a aidé, à « cloner » la circassienne Virginie Frémaux, en sept exemplaires. Pour réussir à créer ce trouble, nous allons contre la fonction première, déterminée et connue d'un matériau, contre son usage normal, unique. Nous cherchons sa « polyphonie ».

Une scénographie en perpétuel mouvement

Le travail scénographique dessine un espace à plusieurs peaux, qui se transforme. En premier lieu, l'évolution et les mouvements de la scénographie déplacent nos interprètes et nos « clones » : les corps y sont en lévitation, glissants, fragmentés, en mouvement permanent ou en immobilité trop longue. Naît alors un espace qui parle d'instabilité, de déséquilibre, ou encore nous offre des points de vue presque « cubistes » : simultanément dedans et dehors, de face et de profil, en haut et en bas, etc... Cet espace paradoxal n'offre pas de repos. Espace de jeu, boîtes à agencement variable, volume permettant la multiplicité et l'entrecroisement des plans, plan incliné of-

frant une frontalité à plusieurs niveaux, dans la verticalité et la profondeur, permettant le surgissement et le dévoilement. Plan sur plan, l'écriture du spectacle va ainsi résulter d'une dynamique de montage, avec des images simultanées, des fondus-enchaînés, des effets d'optique et une sorte de cinéma monstrueux où l'imaginaire du spectateur sera assidûment sollicité.

Le travail sonore

Nous accordons une grande importance aux techniques sonores. Qui nous parle ? D'où nous parle-t-on ? Sommes nous dans le temps réel de l'acteur qui semble nous adresser la parole, ou dans un jeu d'illusions sonores (voix transformées, voix off, voix synthétisées, voix enregistrées...) ? Nous superposons des temporalités, en juxtaposant des espaces spatio-temporels a priori incohérents. Nous ouvrons avec cette création une nouvelle recherche autour du *play back*, du pré-enregistré, toujours avec ce souci de perdre le spectateur entre le vrai et le faux, de l'inciter à croire au vrai pour s'apercevoir que c'est en réalité du faux.

Nous imaginons une post-humanité sonore où les émotions seraient préenregistrées, où les corps mannequins, « nos » clones, seraient des sources sonores, le son donnant ainsi vie à un corps figé. Nous associons des troubles visuels et auditifs pour déréaliser ou « sur-réaliser » une situation de théâtre, allant jusqu'à imaginer un « opéra cyborg » où la voix et le chant pourraient naître d'êtres qui ne sont « ni choses ni personnes ».

NOTRE BESOIN DE CONSOLATION

BIOGRAPHIE

JULIE BÉRÈS / MISE EN SCÈNE

Née en 1972, Julie Bérès se forme au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris (Promotion 1997). En tant que comédienne, elle rencontre Ariane Mouchkine et travaille avec Stuart Seide, Jacques Lassalle, Philippe Adrien. Elle joue dans les mises en scènes de Jean-François Peyret (Turing Machine, MC 93 Bobigny), de Jean-Yves Ruf (Chaux Vive, Théâtre des Amandiers, Nanterre), de Marc Betton (La Mouette de Tchekhov, MC 93 Bobigny), de Christophe Rauck (Le Cercle de craie caucasien de Brecht, Théâtre du Soleil et Comme il vous plaira de Shakespeare, L'Arc en Ciel-Théâtre de Rungis, Charlie Windelschmidt (19001, L'Ange de la mort de Jan Fabre, Le Quartz, Scène Nationale de Brest...).

Elle fonde en 2001 la compagnie Les Cambrioleurs, réunissant sous sa direction artistique des créateurs issus de différentes disciplines (interprètes, vidéastes, plasticiens, circassiens, marionnettistes), désireux d'affirmer leurs propres langages et au croisement de ceux-ci d'aboutir à une écriture scénique.

Elle crée les spectacles Poudre ! (2001), Ou Le lapin me tuera au théâtre Paris Villette en 2003, e muet (2005) au Théâtre national de Chaillot, On n'est pas seul dans sa peau (2006) à l'Espace des Arts, Scène nationale de Chalon-sur-Saône et accueilli au théâtre du Maillon en mars 2009, et Sous les visages (2008) au Quartz, Scène nationale de Brest. Lors de l'édition 2005 du festival Fric-tions à Dijon elle crée un banquet-spectacle, célébration du cinquantenaire des Centres Dramatiques Nationaux. Elle participe également, au sein d'un collectif de metteurs en scène (Alexis Fichet, Annie Lucas, Madeleine Louarn, Charlie Windelschmidt), à la mise en scène collective du spectacle Grand-Mère Quéquette, de Christian Prigent, créé en mars 2006 au CDBB, Centre Dramatique National de Bretagne. Les Cambrioleurs est une compagnie conventionnée par le Ministère de la Culture et de la Communication / DRAC Bretagne. Julie Bérès est artiste associée au Quartz, Scène nationale de Brest.

LA RENTRÉE DES ARTISTES

Scène

Vitale Julie Bérès

En dix ans et cinq spectacles, l'auteur-metteur en scène Julie Bérès a brassé d'importantes questions – sur la mémoire et l'identité, la place des vieux et de la maladie, la perte d'emploi et le vide qui l'accompagne. Depuis *Poudre !*, son premier spectacle en 2001, jusqu'à *Sous les visages*, qui a tourné les deux saisons dernières, elle déplace le débat – sans le simplifier – sur le terrain de l'émotion, en utilisant de multiples moyens d'expression, jeu dramatique, danse, marionnettes ou vidéo. Ce talent surprenant, Julie Bérès l'a d'abord pratiqué à tâtons dans la campagne bourguignonne, avec quelques complices de son âge : « *Un été, le désir est né de devenir metteur en scène. Je n'y avais pas songé jusqu'alors...* » Car elle avait d'abord choisi le théâtre comme comédienne et de manière instinctive, juste après son bac et sa jeunesse en Afrique où sa mère était prof. Pour Julie Bérès, le corps dit autant, sinon plus, que les mots. C'est d'ailleurs notre façon de l'habiter dans le futur qu'elle interroge dans son prochain spectacle, *Notre besoin de consolation* – d'après le texte de Stig Dagerman.

A partir de témoignages vécus et de réflexions de spécialistes de la bioéthique, elle met en perspective toutes les techniques qui peuvent repousser les limites du corps humain. Et qui bousculent notre rapport à la vie et à la mort.

EMMANUELLE BOUCHEZ

NOTRE BESOIN DE CONSOLATION PRESSE



Septembre-Octobre 2010

Julie Bérés : *notre besoin de consolation*

Après *Sous les visages*, Julie Bérés revient avec une nouvelle proposition. *Notre besoin de consolation* s'interroge sur le rôle de la science et de la médecine dans l'appréhension du corps aujourd'hui. Un spectacle pour lequel elle a rencontré des mères porteuses en Inde, a interviewé au Danemark Ole Schou le directeur de Cryos, une des plus importantes banques de sperme...



"Depuis une cinquantaine d'années, on s'est habitué à une science qui ne permettait pas seulement de nous soigner mais aussi de nous améliorer. On entend parler de plus en plus des nouvelles technologies, des mères porteuses, des bébés in vitro, du clonage et on voulait explorer la place de la consolation qu'avaient pu prendre dans nos vies la science et la médecine. Avant, c'était la religion qui nous promettait une éternelle jeunesse, de ne pas souffrir, et quelque chose après la mort. C'est un progrès et paradoxalement, est-ce qu'il n'y a pas le danger d'un réel marchandage du corps ? " Ce qui l'intéresse, c'est le paradoxe, "comment se déplacent les valeurs. Une mère porteuse indienne gagne à peu près 5000 euros, ce qui représente 15 ans de salaire pour elle, alors qu'une américaine touche de 70.000 à 90.000 euros. Si on prend le clonage, qui devrait être autorisé d'ici une cinquantaine d'années d'après tous les scientifiques qu'on a rencontrés, c'est renoncer à l'expérience de l'unicité et du hasard sur le plan génétique".

Le spectacle plonge le public dans l'espace mental d'un chercheur en train de faire une enquête. "Il y a beaucoup de mani-

pulations d'objets, transformables, malléables, de la vidéo, un créateur sonore, un compositeur. Pour le clone, on a un sculpteur qui travaille de façon hyperréaliste et va sculpter le corps de l'interprète circassienne".

La difficulté, c'est de trouver l'émotion. "On est parti de témoignages de faits divers. Pour le clonage, on en parle sous la forme d'une mère qui veut cloner sa fille qui s'est suicidée. L'une a choisi de se donner la mort et l'autre veut passer au-dessus de sa volonté par le clonage. Il faut réussir à trouver un juste équilibre entre ce qui est de l'ordre du sensoriel et ce qui est de l'ordre informatif". HC

Notre besoin de consolation, de Julie Bérés

5 au 8/10 : Le Quartz. 14 et 15/10 : Le Granit. 19 et 20/10 : L'Hexagone. 3 au 5/10 : Le Volcan. 9 au 13/11 : Théâtre de la Ville. 19/11 : Les Théâtrales Charles Dullin. 30/11 : Le Fanal. 6 au 14/02/2011 : Le Théâtre Romain Rolland. 20/01 : Le Parvis. 25/01 : Le Théâtre de la Madeleine. 3 au 5/02 Théâtre Garonne. 9 et 10/02 : Le Carreau. 15 au 17/02 : L'Espace des Arts. 4 au 6/05 : Le Maillon. 10 au 13/05 : Comédie de Reims